

LETTRE XII.

A un Chanoine d'Osimo.

MONSIEUR,

La Religion, renfermée de toute éternité dans le sein de Dieu, se produisit au dehors, au moment que l'univers sortit du néant, & vint se reposer dans le cœur d'Adam. Ce fut son premier temple sur la terre ; & c'est delà que les desirs les plus fervens s'exhaloient continuellement vers le Ciel. Eve, formée dans l'innocence, ainsi que son époux, partageoit l'avantage inestimable de bénir à tout instant l'Auteur de leur être. Les oiseaux s'unissoient par leur ramage à ce divin concert, & la nature entiere y applaudissoit.

Telle étoit la Religion, & tel étoit son culte, lorsque le péché entra dans le monde, & vint en fouiller la pureté : alors l'innocence s'enfuit, & la pénitence s'efforça de la remplacer. Adam, banni du Paradis terrestre, ne trouva plus que des ronces & des épines, où il cueilloit autrefois les plus belles fleurs & les plus excellens fruits.

Le juste Abel fit à Dieu un holocauste de son propre cœur, & scella de son sang l'amour qu'il avoit pour la justice & pour la vérité. Noé, Loth, Abraham, Isaac, Jacob, se donnerent la main pour observer la loi de la nature, la seule Religion qui étoit alors agréable au Seigneur.

Moïse parut comme un nouvel



astre qu'on vit briller sur le Mont-Sinaï, à côté du soleil de justice, & le Décalogue lui fut donné pour être exécuté sans aucune altération. Les tonnerres furent le signe extérieur de cette nouvelle alliance, & le peuple Hébreu devint le dépositaire d'une loi écrite par la sagesse même.

Malgré le zèle de Moïse, de Josué, & de tous les Conducteurs du peuple de Dieu, il n'y eut que la Religion chrétienne qui forma des adorateurs en esprit & en vérité. Tout ce qui fut saint avant qu'elle existât, lui appartenait; & lorsqu'elle se présenta dans l'univers, émanant du Verbe incarné, elle s'établit sur les ruines du Judaïsme, comme la fille de prédilection, *filia dilecta*, & elle changea

changea la face du monde entier.

Les mauvais desirs furent prohibés, ainsi que les mauvaises actions; & les vertus les plus pures & les plus sublimes germèrent dans le sang d'une multitude de Martyrs.

L'Eglise se vit succéder à la Synagogue; & les Apôtres, qui en furent les colonnes, eurent des successeurs qui doivent se renouveler jusqu'à la fin des temps. Selon ce plan tout céleste, & cette économie toute divine, la réalité succède à l'ombre; car toute l'ancienne Loi ne représentoit que Jesus-Christ; & l'évidence après la mort, fera la récompense de la foi. On verra Dieu tel qu'il est, & l'on se reposera éternellement en lui.

Voilà, Monsieur, comme vous devez débiter dans votre ouvrage sur la Religion, aller à la source, faire voir son excellence, s'élever avec elle jusqu'au Ciel, d'où elle descend, & où elle doit retourner.

La Religion ne se trouvera dans son centre, que lorsqu'il n'y aura plus d'autre regne que celui de la charité; car ce n'est ni la science qui fait son mérite, ni sa magnificence extérieure, mais l'amour de Dieu. Il est la base de notre culte; & nous ne sommes que des simulacres de vertu, si nous n'en sommes pas persuadés.

Je considère la Religion comme une chaîne, dont Dieu lui-même est le premier anneau, & qui s'étend, ainsi que l'éternité. Sans ce lien, tout se dissout, tout se ren-

verse; les hommes ne sont plus que des animaux dignes de mépris; & l'univers n'a rien qui puisse intéresser; car ce n'est ni le soleil ni la terre qui en font le mérite, mais la gloire d'être renfermé dans l'immensité de l'Être suprême, & de ne subsister que par Jésus-Christ, conformément aux paroles de l'Apôtre: *Omnia per ipsum, & in ipso constant.*

Ayez soin qu'il n'y ait rien dans votre ouvrage qui ne soit digne de votre sujet; & lorsque sur votre route, vous rencontrerez quelque fameux incrédule, ou quelque célèbre hérésiarque, renversez-le avec le courage qu'inspire la vérité, mais sans ostentation & sans aigreur.

La cause de la Religion est si

belle à soutenir, elle qui réunit en sa faveur tous les témoignages de la terre & du Ciel, qu'on ne doit la défendre qu'avec modération. Des efforts d'esprit n'ont rien de commun avec la vérité. *Il suffit d'exposer la Religion telle qu'elle est*, disoit S. Charles Borromée, *pour qu'on en fasse connoître la nécessité.* Les hommes qui voulurent se passer d'un culte, ou se réduisirent à manger du gland, ou donnerent dans les plus grands excès.

Il y a plus de quarante-cinq ans que j'étudie la Religion, & j'en suis toujours plus frappé. Elle est trop élevée pour être l'ouvrage de l'homme, quoi qu'en dise l'impété. Remplissez-vous de l'esprit de Dieu avant de rien écrire, pour ne pas donner de vaines

paroles. Si le cœur n'est pas d'accord avec la plume, qui exprime des vérités saintes, on touche rarement ses Lecteurs. Pénétrez leur ame du même feu que Dieu lui-même apporta sur terre; & votre livre produira de merveilleux effets.

Ce qui a rendu l'*Imitation* si précieuse & si touchante, c'est que son Auteur (Gersen, Abbé de Verceil en Italie) y a mis toute la charité dont il étoit faintement embrasé.

On confond ordinairement Gerson avec Gersen; mais il est aisé de démontrer que ce n'est ni Gerson, ni Thomas Akempis, qui sont les Auteurs de ce Livre inimitable; & cela me fait un plaisir infini, je l'avoue; car je suis enchanté de

ce qu'un ouvrage aussi excellent vient d'un Italien. Il y a dans le Chapitre V du quatrième Livre, une preuve évidente que ce n'est point un François qui a composé l'*Imitation*. Le Prêtre, y est-il dit, revêtu de ses habits sacerdotaux, porte devant soi la Croix de Jesus-Christ : or tout le monde fait que les chafubles en France, different de celles d'Italie, en ce qu'elles n'ont que sur le dos l'effigie de Notre Seigneur ; mais je ne veux point disserter, me contentant de vous assurer, &c.

A Rome, ce 6 Février 1749.



 LETTRE XIII.

Au Comte ALGAROTTI.

LE Pape est toujours grand, & toujours charmant par ses bons mots. Il disoit l'autre jour qu'il vous a toujours aimé, & qu'il vous reverroit avec le plus grand plaisir : il parle du Roi de Prusse avec admiration ; & il faut avouer que c'est un Monarque dont l'Histoire fera un des plus beaux numens du dix-huitième siècle. Avouez que je suis bien généreux ; car il se moque de la Cour de Rome & des Moines tant qu'il peut.

Votre dernière Lettre est pleine de philosophie : je l'ai fait voir à nos amis communs ; & ils y ont

trouvé le feu des Italiens, & le flegme des Allemands. Ce mélange fait merveille aux yeux des hommes qui ont du bon sens & du génie.

Le Cardinal Quirini ne fera point content qu'il ne vous possede quelque temps à Brescia : il me disoit un jour, qu'il vous inviteroit à venir faire la dédicace de sa bibliotheque : il l'enrichit tant qu'il peut, sans doute pour qu'elle soit digne de vous.

Vous ranimerez Bologne quand vous y reviendrez : les Muses n'y sont pas endormies ; mais elles n'y sont pas autant animées que par le passé : il faut un esprit comme le vôtre, pour électriser les Académies.

Rome ne me fait point oublier

cette Ville, où j'ai passé du temps. Le souvenir des Savans que j'y ai connus, me la rend toujours présente : si la volonté du Pontife ne me tenoit pas ici garotté, j'irois volontiers y finir mes jours, ne voyant rien dans la carrière que j'ai à parcourir, qui puisse m'être plus agréable & plus avantageux. Je me posséderois moi-même, & je serois parfaitement content, quoique ce soit une bien petite possession. Le domaine de mes connoissances est si peu étendu, qu'en me réduisant à mon être, je me restreins à la plus simple médiocrité.

La Physique vient m'avertir de temps en temps que je la néglige ; & je lui réponds : j'y perds plus que vous. Mais que voulez-vous que

j'y fasse ? La Théologie est devenue ma souveraine ; & il faut que je lui obéisse sans réserve. Ceux qui ne la connoissent pas , la supposent une chimere , ou un simulacre ; mais moi qui la considère sous tous ses rapports & dans toute son étendue , je la reconnois pour être la vraie lumière de l'ame , & la vie des élus. Tout ce qui émane de Dieu , tout ce qui en parle , tout ce qui s'y rapporte , ne peut être un objet futile ou indifférent. Il n'y a pas de mal que je prêche un Philosophe qui n'a pas coutume d'aller au sermon , & que le séjour de Postdam n'aura pas sanctifié.

Vous êtes là trois hommes dont les talens seroient bien utiles à la Religion , si vous vouliez leur

faire changer de direction ; vous , M. de Voltaire & M. de Maupeou : mais ce n'est pas le ton du siècle , & vous voulez être à la mode.

En attendant ce prodige , que Dieu peut opérer d'un moment à l'autre , quoiqu'il y ait peu d'apparence , j'ai l'honneur d'être avec une haute considération , &c.



LETTRE XIV.

A M. l'Abbé LAMI.

J'AI voulu revoir Frescati, ce séjour délicieux, où la multiplicité des jets-d'eau qui s'élancent vers le Ciel sans interruption, est une vive image de l'élevation & de l'abaissement des foibles mortels : j'ai fatigué mes jambes & mes yeux, à force de marcher & d'observer. La campagne n'est agréable, qu'autant qu'on ouvre les deux grands livres de la Botanique & de l'Astronomie, dont l'un est sur nos têtes, & l'autre sous nos pieds.

C'est une chose admirable de voir comment l'ame s'élève jusqu'à une étoile, & comment elle

retombe sur un grain de fable ; comment elle se répand dans l'immensité des Cieux, & comment elle se replie sur elle-même ; comment elle analyse la lumière, comment elle anatomise un insecte ; comment elle desire sans cesse, & comment elle est limitée dans ses facultés : aussi peut-on dire avec le Dante : *che l'anima è il più grand' miracolo del mondo.*

L'étude de la nature est nécessaire pour en bien connoître l'Auteur : aussi Newton dit-il qu'un Astronome, ou un Anatomiste ne feroit absolument être athée. L'air ne s'apperçoit pas, quoique nous en sentions par-tout l'influence ; & c'est une image de Dieu même, qui, malgré son invisibilité, nous avertit à tout

moment, & de sa présence & de son action.

J'ai réellement repris à la campagne une nouvelle vie, pour l'employer plus que jamais au travail. La mort, disoit un Ancien, doit trouver un Empereur debout; & j'ajoute, un Consulteur du Saint-Office, la plume à la main. Vous conviendrez que je ne me place pas mal.

Ce dernier moment s'approche de nous à chaque seconde, & le temps n'est presque rien. Le passé, le présent, l'avenir se touchent tellement qu'on n'a pas le loisir de les distinguer. A peine une année commence-t-elle son cours, qu'elle se trouve à la fin.

Je n'ai jamais écrit un seul mot, fait une seule virgule, que je ne

l'aie regardé comme un point retranché de ma vie. Cette maniere de voir est le meilleur moyen d'écartier l'ambition: aussi je ne crois pas qu'elle vienne jamais frapper à ma porte. Je méprise trop la fortune, pour qu'elle fasse les avances de m'appeller.

Mais c'en est une très-grande pour moi, que de vous assurer de tout l'attachement avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 12 Février 1749.



LETTRE XV.

A une Religieuse Carmélite.

IL semble, ma Révérende Mere; que Dieu ait choisi de prédilection les montagnes, pour signaler sa gloire & sa miséricorde. Je vois dans l'Écriture, les Monts de Sinaï, du Thabor, des Oliviers, du Calvaire, comme les lieux les plus privilégiés de l'univers, par les merveilles qui s'y opérèrent; & je vois dans l'Histoire de l'Église, le Mont-Cassin & le Mont-Carmel, comme la source de deux Ordres Religieux qui honorent la Religion par leur pénitence.

Sainte Thérèse, votre illustre Réformatrice, est une des plus grandes ames que Dieu ait susci-

tée pour le bien du Christianisme. C'est un Pere de l'Église par ses lumieres & par ses écrits; un modele de pénitence par ses austérités. Il n'y a pas un nuage qui obscurcisse tant soit peu ses actions. Toujours avec Dieu pour l'entendre, toujours avec les Fideles pour les instruire, toujours au même degré de perfection: elle est un prodige de science & de sainteté.

On ne connoît point assez ses ouvrages; & le plus beau qu'elle ait fait, est sans contredit la merveilleuse harmonie qui regne parmi tant d'illustres filles, dont elle est la tige & le modele.

Vous n'avez point d'autres instructions à recevoir, ma Révérende Mere, que de cette grande Sainte. Elle a tout dit, elle a tout

prévu : elle a tout enseigné. Les Religieuses ne peuvent choisir un meilleur Directeur ; & c'est - là qu'elles s'adresseront, si leur piété n'a point ces affections trop sensibles, qui nuisent à la vraie dévotion.

Consultez donc Sainte Thérèse, & non le Frere Ganganelli, qui est le plus mince personnage que je connoisse. Je ne fais que glaner après tous ceux qui ont amplement moissonné ; & toute la correspondance que je puis avoir avec vous, c'est que vous voudrez bien prier pour moi. Les Oraisons des Carmélites sont les plus agréables parfums qui puissent monter au trône de Dieu. Mais pour ne pas interrompre davantage le silence qui vous est prescrit, je me contente

d'ajouter à cette Lettre, le respect avec lequel je serai toute ma vie, votre très-humble, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce 19
Juin 1749.*

LETTRE XVI.

*Au Cardinal VALENTI,
Secrétaire d'Etat.*

EMINENTISSIME,

Cette Lettre est une supplique d'un pauvre Religieux, qui vous prie pour un pauvre ; c'est-à-dire, moins que rien aux yeux d'un Seigneur tel que vous ; mais un sujet digne de toute votre attention, si vous l'envisagez du côté de cette philosophie chrétienne, qui rap-